

D'une possible rivalité Considérations sur les relations entre l'économie politique et le récit réaliste dans la France du premier XIX e siècle

Alexandre Peraud

► **To cite this version:**

Alexandre Peraud. D'une possible rivalité Considérations sur les relations entre l'économie politique et le récit réaliste dans la France du premier XIX e siècle. (Economia - History/Methodology/Philosophy, NecPlus/Association Economia, 2013, Economics and literature, 2013 (3-4), pp.593-616. 10.4000/economia.731 . halshs-02495114

HAL Id: halshs-02495114

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02495114>

Submitted on 1 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Æconomia

History, Methodology, Philosophy

3-4 | 2013

Economics and literature

D'une possible rivalité

Considérations sur les relations entre l'économie politique et le récit réaliste dans la France du premier XIX^e siècle

On a Possible Rivalry. Considerations on the Relationships Between Political Economy and Realistic Fiction in France in the First Nineteenth Century

Alexandre Péraud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/oeconomia/731>

DOI : 10.4000/oeconomia.731

ISSN : 2269-8450

Éditeur

Association Æconomia

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 593-616

ISBN : 2113-5207

ISSN : 2113-5207

Ce document vous est offert par Université Bordeaux Montaigne



Référence électronique

Alexandre Péraud, « D'une possible rivalité », *Æconomia* [En ligne], 3-4 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 04 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/oeconomia/731> ; DOI : 10.4000/oeconomia.731



Les contenus d'*Æconomia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

D'une possible rivalité. Considérations sur les relations entre l'économie politique et le récit réaliste dans la France du premier XIX^e siècle.

Alexandre Péraud*

Les élites littéraires du premier XIX^e siècle critiquent volontiers l'utilitarisme de l'économie politique, posture qui, comme le montre l'exemple balzacien, va bien au-delà de la simple condamnation. Le père de *La Comédie humaine* dénonce en effet la prétention de l'économie à occuper une place prééminente dans la hiérarchie des savoirs, ambition qu'illustre et relaie la rhétorique pédagogique des publicistes libéraux. Il convient ainsi d'analyser la manière dont ces derniers recourent à la fiction, non seulement pour illustrer leurs théories, mais également en fonction de stratégies performatives visant à incarner des principes théoriques et favoriser leur appropriation par le plus grand nombre. Cette forme de récit s'oppose en cela à la fiction littéraire dont la mise en scène de l'économie implique des effets de complexité censés exprimer les profondes mutations qu'engendre le déploiement du capitalisme. Modélisation là, décryptage ici, ces deux modes de mise en fiction du réel sont rivaux non seulement parce qu'ils proposent des conceptions différentes de l'homme, mais surtout parce qu'ils constituent deux manières de représenter le monde, enjeu stratégique pour le projet moderne.

Mots-clés : théorie économique, théorie littéraire, réalisme, Balzac, économie politique, fiction

On a Possible Rivalry. Considerations on the Relationships Between Political Economy and Realistic Fiction in France in the First Nineteenth Century

The literary elites of the early nineteenth century willingly criticise the utilitarian footprint in political economy, a stance that goes far beyond a mere

Université Bordeaux-Montaigne - EA TELEM. alexandre.peraud@orange.fr

L'auteur remercie les deux rapporteurs anonymes.

condemnation, as in the case of Balzac. Indeed, the creator of La Comédie humaine denounces the claim of political economy to occupy a prominent place in the hierarchy of knowledge. This claim was then illustrated and transmitted by the pedagogical rhetoric of the liberal publicists. It is thus appropriate to study how the latter resort to fiction, not only to illustrate their theories, but also in terms of performative strategies aimed at embodying theoretical principles and favouring their mass adoption. In that, this form of narrative is opposed to the type of literary fiction, whose staging of the economy involves complex effects meant to express the profound changes engendered by the spread of capitalism. Modelling on the one hand, decrypting on the other: these two modes of setting the real into fiction are pitted against each other not only because they offer different conceptions of the human being, but mostly because they are two ways of representing the world; a strategic issue for the project of the moderns.

Keywords: economic theory, literary theory, realism, Balzac, political economy, fiction

JEL: B10, N00, Z10

Le relatif retard qui distingue, au XIX^e siècle, la France de l'Angleterre ne s'établit pas seulement au niveau des capacités de production et d'innovation. Il se manifeste également en matière de culture économique. La diffusion des théories d'économie politique y est en effet plus lente et plus discrète, voire freinée par le mépris que semble lui opposer une large partie de l'intelligentsia lettrée. Comme le note Françoise Mélonio, le libéralisme « apparaît comme un article d'importation, venu d'Angleterre ou des États-Unis, incompatible avec la culture française », méfiance doublée d'un scepticisme à l'encontre de « l'idée anglaise que le développement du marché puisse avoir un effet émancipateur et accompagner les progrès de l'égalité » (Mélonio, 2010, 17-18). Cette discontinuité, très française, entre libéralisme politique et libéralisme économique est plus nette encore dans le champ littéraire où l'on condamne – à l'exception notoire de Stendhal et Flaubert¹ – une économie politique qui serait tout à la fois cause et symptôme d'une dissolution morale. Les auteurs romantiques se dressent contre la marchandisation de l'esprit et le dessèchement des cœurs et des âmes que les théories économiques introduiraient au cœur de la société. Ils dénoncent les dérives d'une société qui se fourvoie dans les leurre triviaux du matérialisme, renonçant aux rêves de libéralisation politique qui avaient animé le grand dessein révolutionnaire. Parce qu'on avalise, déjà, une lecture

1 Voir les articles de Mélonio (2010) et de Lallement, « Pauvreté et économie au XIX^e siècle » (2010) ainsi que l'ouvrage de Michel Crouzet, *Stendhal et le désenchantement du monde. Stendhal et l'Amérique II* (2011).

réductrice d'Adam Smith², on tient l'intérêt comme le grand motif, la grande cause, de perversion des esprits et des cœurs. Relayant les théories de Balzac, le médecin de campagne peut ainsi déplorer dans le roman éponyme que nous soyons

dans le siècle des intérêts matériels et du positif. [...] Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons. [...] Malheur au pays ainsi constitué ! Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Au lieu d'avoir des croyances, nous avons des intérêts. (Balzac, *Le Médecin de campagne*, t. IX, 429)

Progressistes ou monarchistes, plébéiens ou aristocrates, les auteurs des années 1830 à 1840 semblent ainsi tous nourrir un mépris souverain pour le bourgeois et la civilisation matérielle qu'il incarne, mépris qui par capillarité atteint les lois économiques qui accompagnent son assomption. Face à ces politesses littéraires, l'Économie peut à son tour moquer les vaticinations imaginaires d'une littérature située aux antipodes de sa rectitude utilitaire. « Romantique » est, dans la bouche des économistes, l'adjectif le mieux à même de caractériser une pensée qui s'égare dans la confusion ou l'inanité. En 1841, dressant le bilan désolé des errances récentes de l'économie politique, Louis Reybaud, dans l'Introduction du premier numéro du *Journal des économistes*, reconnaît que

tout le monde voulait fonder une école ; on comptait vingt généraux pour un soldat. Le désordre ne s'est pas arrêté aux idées, il a gagné jusqu'à la langue, et nous avons assisté à une invasion de jargons de plus en plus détestables. [...] L'économie politique a eu son romantisme comme les lettres : le bruit, les injures ne lui ont pas manqué ; elle a vu ses maîtres traînés aux gémonies, et l'on a pu croire un instant qu'elle aboutirait à un cours de poésie et d'imagination. (Reybaud, *Journal des économistes*, 1841, 1)

Mais cette mise en évidence de l'altérité radicale de deux discours n'est-elle pas suspecte ? Ne relève-t-elle pas d'un discours social de circonstance, grossièrement simplificateur ? Car cette opposition pourrait cacher un éventuel déni et masquer quelque familiarité implicite. Le présent article se propose ainsi, par-delà toute opposition stéréotypée, d'étudier les modalités complexes d'attraction-répulsion, voire de concurrence unissant ces deux discours. Pour ce faire, nous commencerons par essayer de montrer, à partir de l'exemple

2 Nombre d'économistes dénoncent la lecture réductrice qui fut faite de Smith dont on évacua la théorie morale au profit de la seule conception de l'individu rationnel. Deirdre McCloskey explique ainsi que « *Economic man is not a smithian character. It was later economists especially Paul Samuelson, who reduced economics to the reasoning of a constrained maximizer, Seeking Man.* » (McCloskey, 1998, 95).

balzacien, que la mise en cause littéraire de l'économie politique est avant tout, en France, une critique de son prosélytisme. Critique excessive, sans doute, mais pas infondée en ce qu'elle pointe, nous le verrons dans un second temps, les stratégies rhétoriques de cette jeune science économique qui mobilise la fiction pour répandre et faire appliquer ses principes. De ce point de vue, par-delà les classiques vertus illustratives de la fiction économique, c'est plutôt sa fonction performative qui semble cristalliser la rivalité des discours économique et littéraire. Un dernier temps de notre réflexion sera ainsi consacré à l'analyse de discours rivaux qui, tout en témoignant une forme de gémellité, déploient des représentations distinctes de l'économie et tentent de faire prévaloir leur vision du monde et de l'homme. Notre approche visant à analyser la manière dont la littérature appréhende le développement et la médiatisation de l'économie dans la France des années 1830-1850, nous convoquerons essentiellement une littérature économique de grande diffusion. On se référera donc moins à Cournot, qui n'obtint pas la reconnaissance immédiate de ses contemporains, qu'aux publicistes libéraux qui, s'ils n'ont pas marqué l'histoire de la science économique, jouissaient d'un important lectorat et contribuèrent par là même au rayonnement de l'économie politique.

1. Opposition

L'économie politique et le roman dans sa forme réaliste constituent des formes d'une certaine manière jumelles qui ne sont pas seulement concomitamment développées au siècle précédent, mais qui reposent sur des principes idéologiques identiques. N'a-t-on pas coutume de considérer le *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe à la fois comme l'une des toutes premières manifestations du roman moderne – le *novel* – et comme l'illustration quasi-fondatrice de l'émergence de l'*homo œconomicus* ? Par-delà Marx qui considère le personnage de Defoe comme la première incarnation de l'individualisme bourgeois, les analyses désormais classiques de Ian Watt (1951) permettent d'établir un lien organique entre l'émergence du *novel* et le questionnement nouveau de la philosophie classique puis libérale sur l'individu. Pour l'auteur de *The rise of novel*, le récit de Defoe n'est pas seulement la « métaphore de la solitude de l'*homo œconomicus* dans l'Angleterre commerçante et capitaliste qui prépare la révolution industrielle », pas seulement l'image de « triomphe de la réussite de l'esprit d'entreprise, [...] un exemple type des mécanismes élémentaires de l'économie politique » (Engélibert, 1997, 60), il montre comment, désormais, le roman et la société reposent sur l'expérience du singulier. Les mutations épistémologiques de l'économie et les évolutions génériques de la littérature engendrent ainsi avec l'économie politique et le récit réaliste, deux formes

discursives congruentes. Elles reposent d'une part sur des principes fondateurs communs (l'individu rationnel, la conception du temps comme une réalité singulière autorisant une nouvelle conscience de l'histoire et de la vie comme processus...), et affichent d'autre part une ambition scientifique comparable consistant à *révéler* les ressorts qui président à l'organisation et à la croissance des groupes humains.

Cette gémellité est le fruit d'un processus historique complexe et d'un mouvement dialectique au terme duquel le roman parle d'autant mieux des réalités contemporaines qu'il en procède. Pour Bakhtine comme pour Auerbach, le roman ne saurait être conçu comme un simple miroir : il *représente* doublement ce monde nouveau. D'un côté, il naît d'un contexte politique et économique qu'il contribue à son tour à inventer, c'est-à-dire, étymologiquement, à mettre au jour et à fabriquer puisqu'il fut, ainsi que l'établit Habermas dans *L'Espace public*, un outil de structuration de l'opinion publique qui présida à la rupture moderne. De l'autre, il le re-présente parce qu'il réunit les caractéristiques formelles permettant de rendre compte des réalités inédites que sont les nouvelles formes sociales ou les types humains qui en découlent. Ce genre bâtard et sans règle s'avère à même, précisément parce qu'il n'est tributaire d'aucun des canons régissant les genres nobles, d'identifier les nouvelles réalités contemporaines dont il assure, pour reprendre la formule d'Éric Auerbach, un « traitement sérieux ». Pour Auerbach, les « fondements du réalisme moderne » résident dans

l'ascension de vastes groupes humains socialement inférieurs au statut de sujets d'une représentation problématique et existentielle, d'une part, l'intégration des individus et des Événements les plus communs dans le cours général de l'histoire contemporaine, l'instabilité de l'arrière-plan historique d'autre part [...] et il est naturel que la forme ample et souple du roman en prose se soit toujours plus imposée pour rendre à la fois tant d'éléments divers. (Auerbach, 1977, 487)

Cette plasticité historique est essentielle pour comprendre la révolution esthétique et épistémologique que constitua le roman. Avec le récit réaliste – tel qu'il s'invente au début du XIX^e siècle en s'ordonnant durablement autour du modèle balzacien³ – la *mimesis* occidentale opère une profonde mutation puisque l'œuvre n'est plus limitée à la description d'états, mais *apprend* à rendre compte de dynamiques disparates découlant à la fois des nouvelles relations de

3 Il est difficile, dans les bornes de cet article, de livrer une définition du réalisme littéraire qui ne soit pas simpliste. Nous rallierons donc les grandes catégories formelles et socio-historiques exposées par Auerbach (*cf. supra*) qui, dans leur généralité, permettent de donner une large définition du réalisme littéraire, qu'il soit « réaliste » ou « naturaliste ».

pouvoir mais aussi des nouveaux modes de production-diffusion-consommation de la richesse. En cela, le roman – à commencer par le roman balzacien⁴ – ne pouvait pas ne pas s'intéresser à une science dont Jean-Baptiste Say estime, dès les premières lignes du « Discours préliminaire » du *Traité d'économie politique*, qu'elle doit montrer « comment se forment, se distribuent et se consomment les richesses ». Fascinés par les mêmes objets, le récit réaliste et l'économie politique – ces deux enfants de la modernité – entretiennent des proximités principielles et fonctionnelles qui excèdent la simple coïncidence historique. Comme souvent avec Balzac, il faut partir d'un paradoxe en reconnaissant que si le père de *La Comédie humaine* est unanimement reconnu comme LE « romancier de l'argent », il ne semble pas témoigner de goût particulier pour la théorie économique. Il n'a pas, comme Stendhal, de culture économique avérée et ne fait presque jamais référence à des auteurs et théoriciens là où Flaubert témoigne de son admiration pour Bastiat⁵. . . Quant à la « doctrine » balzacienne, elle n'est pas exempte de contradictions puisque tout en ralliant le combat anti-protectionniste, elle récuse les thèses sur le commerce et la liberté d'entreprendre des libéraux. Pour l'auteur du *Curé de village* ou du *Médecin de campagne*, les deux romans « saint-simoniens » de *La Comédie humaine*, l'État a un rôle déterminant dans l'organisation de la production et la mise en circulation des richesses. Bien que Balzac ne puisse être tenu pour un disciple de Saint-Simon, il trouve dans ses théories une pensée de l'ordre et du mouvement qui valide sa représentation de l'homme et du tout social. . . et s'oppose aux conceptions promues par la nouvelle science économique. Là où celle-ci reconnaît un individu libre et rationnel, Balzac ne voit qu'un « égoïste » auquel auraient été « inoculés [. . .] les germes de l'économie politique » (Balzac, *Eugénie Grandet*, t. 2, 1126).

C'est peu de dire qu'il ne révère pas « Son Altesse impériale l'Économie politique » (Balzac, *L'Hôpital et le Peuple*, t. 12, 580) : il la raille volontiers dès 1829 en proposant dans la *Physiologie du mariage* de jeter « un rapide coup d'œil sur l'action du lit [conjugal] et sur le rôle qu'il joue dans l'économie politique de la vie humaine »⁶ ou

4 Patrice Baubeau (2013) a décelé dans le prologue de *La Fille aux yeux d'or* une modélisation des questions de la production et de la circulation des richesses qui s'apparente aux modèles à génération imbriquée développés par Samuelson.

5 Quel que soit le traitement pour le moins désinvolte que Flaubert fait de l'argent dans ses romans, il exprime à plusieurs reprises son admiration pour Bastiat. Ainsi, dresse-t-il cet éloge dans une lettre à George Sand d'octobre 1871 : « imaginez [. . .] que, dans chaque commune, il y ait un bourgeois, un seul, ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté : les choses changeraient » (*Correspondance*, éditée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, lettre du 7 octobre 1871, t. IV, 385).

6 *Physiologie du mariage* (*La Comédie humaine*, op. cit., t. 10, 1064).

fait tenir à son encontre des propos peu amènes par les personnages⁷. *Eugénie Grandet* comporte de ce point de vue un morceau de bravoure sur lequel il convient de s'arrêter pour saisir les enjeux de cette rhétorique moqueuse du récit. Nous sommes au début du roman, au moment où Grandet étudie la possibilité de tirer parti du suicide de son frère, mort de n'avoir pas pu honorer ses créanciers. Bonfons, Président du Tribunal, tente alors de lui expliquer les théories de Bentham.

- Parce que, voyez-vous, monsieur de Bon, Bon, Bon, fons, faut voir avant de se dé, décider. Qui ne, ne, ne peut, ne, ne peut. En toute af, af, affaire oonéné reuse, pour ne pas se ru, ru, rui, ruiner, il faut connaître les ressources et les charges, Hein ! pas vrai ?
- Certainement, dit le président. Je suis d'avis, moi, qu'en quelques mois de temps, l'on pourra racheter les créances pour une somme de, et payer intégralement par arrangement. Ha ! ha ! l'on mène les chiens bien loin en leur montrant un morceau de lard. Quand il n'y a pas eu de déclaration de faillite et que vous tenez les titres de créances, vous devenez blanc comme neige. [...]
- J'é, j'é, j'écoute.
- Un effet est une marchandise qui peut avoir sa hausse et sa baisse. Ceci est une déduction du principe de Jérémie Bentham sur l'usure. Ce publiciste a prouvé que le préjugé qui frappait de réprobation les usuriers était une sottise.
- Ouais ! fit le bonhomme.
- Attendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'argent devient également marchandise, reprit le président ; attendu qu'il est notoire que, soumise aux variations habituelles qui régissent les choses commerciales, la marchandise-billet, portant telle ou telle signature, comme tel ou tel article, abonde ou manque sur la place, qu'elle est chère ou tombe à rien, le tribunal ordonne... (tiens ! que je suis bête, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.
- Voous le no, no, no, nommez Jé, Jé, Jé, Jérémie Ben... .
- Bentham, un Anglais.
- Ce Jérémie-là nous fera éviter bien des lamentations dans les affaires, dit le notaire en riant.
- Ces Anglais ont qué, qué, quelque fois du bon, on sens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Ben, Ben, Ben, Bentham, si les effets de mon frère... va, va, va, va, valent... ne valent pas. Si. Je, je, je dis bien,

7 Qu'on se souvienne par exemple du *Contrat de mariage* où, au plus fort de la négociation matrimoniale, le jeune notaire interrompt le vieux qui s'apprêtait à commenter la nouvelle sociale : « Nous n'avons pas un cours d'économie politique à faire, mais un contrat de mariage, dit Solonet en laissant échapper un geste d'impatience et en interrompant le vieillard » (*Le Contrat de mariage, La Comédie humaine*, t. 3, 578).

n'est-ce pas ? Cela me paraît clair... Les créanciers seraient... Non, ne seraient pas. Je m'een, entends.

- Laissez-moi vous expliquer tout ceci, dit le président. En Droit, si vous possédez les titres de toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frère ou ses hoirs ne doivent rien à personne. Bien.
- Bien, répéta le bonhomme.
- En équité, si les effets de votre frère se négocient (négocient, entendez-vous bien ce terme ?) sur la place à tant pour cent de perte ; si l'un de vos amis a passé par là ; s'il les a rachetés, les créanciers n'ayant été contraints par aucune violence à les donner, la succession de feu Grandet de Paris se trouve loyalement quitte.
- C'est vrai, les a, a, a, affaires sont les affaires, dit le tonnelier. Cela pooooosé... Mais, néanmoins, vous comprenez, ne, ne, ne, nez, que c'est di, di, di, difficile. Je, je, je n'ai pas d'aaargent, ni, ni, ni le temps, ni le temps, ni... (Balzac, *Eugénie Grandet*, t. 3, 1114)

Cette scène est d'autant plus importante qu'elle comporte l'une des très rares références balzaciques à un économiste, mais elle glisse rapidement du didactique au grotesque au terme d'un processus de carnavalisation qui ôte toute valeur au propos scientifique. En effet, en dépit de son sérieux et de sa rigueur, la « leçon d'économie » est démonétisée par les bons mots du notaire, le ton professoral d'un Bonfons qui parle comme s'il présidait son tribunal et par la (feinte) stupidité bégayante d'un Grandet... au plus fort de son cynisme. Les préceptes d'économie politique que reçoit le vieux marchand sont moins destinés à sauver l'honneur du défunt qu'à gruger les créanciers du frère pour réaliser de bonnes affaires. La morale n'entre toutefois pas vraiment (ou pas essentiellement) en ligne de compte dans une scène essentiellement parodique⁸. Il s'agit moins de condamner les dangers ou perversions du droit commercial et les cruautés de la loi économique que de ridiculiser les prétentions scientifiques des héritiers de Smith. Bégaiement aidant, on met à distance le jargon de l'économie politique pour mieux souligner son découplage du réel et ses prétentions d'axiomatisation du monde. Le même schéma se retrouve dans une scène, cette fois-ci très sérieuse, du *Curé de village* où de respectables convives dissertent doctement de la pertinence du droit d'aînesse en assumant chacun une posture théorique. Quand vient le tour du « sévère économiste », le propos se fait emphatique et cache mal sous la lourdeur de ses armatures exagérément logiques le caractère fantaisiste de la démonstration.

8 Il est intéressant que la question morale soit précisément évacuée à l'évocation des théories de Bentham puisque celles-ci se caractérisent, à la différence de celles de Smith, par un a-moralisme radical qui irriguera largement la théorie orthodoxe par la suite.

Il faudrait n'avoir aucune idée de ce qui se passe au fond des campagnes, pour ne pas admettre comme un fait constant que ces trois millions de familles enterrent annuellement cinquante francs, et soustraient ainsi cent cinquante millions au mouvement de l'argent. La science de l'économie politique a mis à l'état d'axiome qu'un écu de cinq francs, qui passe dans cent mains pendant une journée, équivaut d'une manière absolue à cinq cents francs. Or, il est certain pour nous autres, vieux observateurs de l'état des campagnes, que le paysan choisit sa terre ; il la guette et l'attend, il ne place jamais ses capitaux. L'acquisition par les paysans doit donc se calculer par périodes de sept années. Les paysans laissent ainsi par sept années, inerte et sans mouvement, une somme de onze cents millions ; mais comme la petite bourgeoisie en enterre bien autant, et se conduit de même à l'égard des propriétés auxquelles le paysan ne peut pas mordre, en quarante-deux ans, la France perd les intérêts d'au moins deux milliards, c'est-à-dire environ cent millions par sept ans, ou six cents millions en quarante-deux ans. Mais elle n'a pas perdu seulement six cents millions, elle a manqué à créer pour six cents millions de productions industrielles ou agricoles qui représentent une perte de douze cents millions ; car si le produit industriel n'était pas le double en valeur de son prix de revient en argent, le commerce n'existerait pas. Le prolétariat se prive lui-même de six cents millions de salaires ! Ces six cents millions de perte sèche, mais qui, pour un sévère économiste représentent, par les bénéfiques manquants de la circulation, une perte d'environ douze cents millions, expliquent l'état d'infériorité où se trouvent notre commerce, notre marine, et notre agriculture, à l'égard de celles de l'Angleterre. (Balzac, *Le Curé de village*, t. IX, 819-820)

Avalanche de chiffres⁹, abus des connecteurs et des assertions logiques, convocation d'énoncés d'autorité (« un écu de... », « il est certain que le paysan... ») associés à des lois en apparence objectives (« si le produit industriel n'était pas... »), tout concourt à donner une force argumentative... excessive à un discours qui se démonétise lui-même et n'emporte d'ailleurs nullement l'adhésion. Pour un peu, on lui appliquerait volontiers les grilles d'analyse que déploie Deirdre McCloskey pour appréhender *The Rhetoric of economics*. Non qu'il s'agisse, comme elle le souligne, de condamner cet usage de la rhétorique – « Trouver que la conversation économique dépend essentiellement de sa forme verbale ne veut pas dire que l'économie n'est pas une science » (McCloskey, 1998, xix) – mais parce qu'il convient de remettre la démonstration économique dans la continuité des discours sociaux. Le laïus du « sévère économiste » échoue, moins parce qu'il ne convainc pas sur le fond des convives qui partagent au demeurant à peu près le même point de vue, que parce

9 Nous sommes, comme le rappelle l'article instructif de Gérard Klotz (2006), au début de l'ère de la statistique économique.

qu'il ne parvient pas à faire prévaloir l'argumentaire économique sur des rationalités d'ordre éthique, social, politique voire religieux¹⁰. Là encore, c'est moins le contenu du message que sa légitimité à exister dans l'ordre des discours qui est contestée.

Et comme pour souligner leur inefficacité argumentative, ces discours se voient également privés d'effectivité romanesque puisqu'ils ne modifient pas le cours de l'histoire. Grandet ne recourt pas aux services de Bonfons et ne s'en remet aux préceptes utilitaristes qu'au nom d'un cynisme roublard qui n'avait sans doute pas besoin de la caution de Bentham ; Grossetête ne convainc pas et s'efface devant la vision du monde de l'ingénieur. Ni repoussoir moral, ni outil de dramatisation, ces morceaux de bravoure semblent ainsi se comporter comme des parenthèses. Dotés d'une stricte vertu citationnelle, ils participent évidemment d'une forme d'ironie de la narration chargée de créer une complicité avec le lecteur, mais ils assurent également, à la manière du baromètre de Félicité évoqué par Barthes, une sorte d'« effet de réel », *simplement* chargé d'exprimer l'économie sans dénoter la réalité¹¹. Ironie et démonstration réaliste constitueraient ainsi les deux motivations de ces incursions didactiques qui interrompent le récit et nous en détournent momentanément, comme si l'auteur avait moins voulu diriger notre regard vers la chose économique – que Balzac sait parfaitement décrire – que sur les mots de la science éponyme ; moins sur les réalités les plus triviales voire les plus terribles dont Balzac nourrit ses récits que sur les discours économiques dont la mention, du même coup, n'est rien moins qu'anecdotique. Ces « leçons d'économies » – qui prouvent que Balzac connaissait suffisamment bien le discours de l'économie politique pour le pasticher – sont avant tout là pour dénier à la science économique sa place dans la hiérarchie des savoirs.

2. Les ambitions de l'économie politique

Là pourrait résider le nœud de l'affaire. La moquerie balzacienne serait moins dictée par quelque désinvolture méprisante que par la conscience du danger que représente – à ses yeux – la promotion et la diffusion de l'économie politique. Mais Balzac n'est pas économiste et si sa culture financière excelle en matière de législation commerciale

10 William Henderson (2002) identifie une ligne de partage importante entre l'économie politique et « l'économie littéraire » du XIX^e siècle. Commentant les ouvrages économiques de Ruskin, il souligne que pour ce dernier « *in economic usage, "value" loses the sense both of "values" (ethics) and "valuable", for in the discourse of the economist, inferior coloured etchings are also valuable* » (2002, 116).

11 « La carence même du signifié au profit du seul référent devient le signifiant même du réalisme : il se produit un effet de réel, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité » (Barthes, 2000, 88).

et de théorie du crédit, il est moins à l'aise avec les mécanismes classiques de la production. Aussi « attaque »-t-il les économistes sur « son » terrain, en dénigrant leur rhétorique. Sans doute sa critique touche-t-elle juste. D'une part, en ce que ces effets d'emballement et d'autonomisation du discours constituent bel et bien les tropismes d'un discours économique dont Deirdre McCloskey (1998) a analysé les manifestations jusqu'à aujourd'hui ; d'autre part, il appréhende la mutation qui s'opère au cours des années 1830-1840 dans un champ des savoirs où la jeune économie politique souhaite s'autonomiser et jouir d'une reconnaissance et d'une légitimité scientifiques à la hauteur de sa mission. Déjà dans les années 1820, Charles Ganilh, écrit dans son *Dictionnaire analytique d'économie politique*, que l'économie politique est, « malgré la fragilité de quelques parties de ses matériaux, [...] parvenue à toute la certitude des sciences morales et politiques » (Ganilh, 1826, ii). Cet optimisme est partagé, quelques années plus tard, par Louis Reybaud, rédacteur de l'Introduction du premier numéro du *Journal des économistes* qui estime, en 1841, que

les parties abstraites de la science semblent désormais fixées ; la controverse des définitions est épuisée ou à peu près. Les travaux des grands économistes sur la valeur, sur le capital, sur l'offre et la demande, sur l'utilité, sur le salaire, sur les impôts, sur les machines, sur le fermage, sur l'accroissement des populations, sur l'engorgement des produits, sur les débouchés, sur les banques, sur les monopoles, les discussions auxquelles ces thèses délicates ont donné lieu, les correspondances intéressantes qui se sont échangées, semblent avoir marqué la limite des recherches dogmatiques, et forment un ensemble de doctrines au-delà duquel il y a peu de chose à espérer. (Reybaud, *Journal des économistes*, 1841, 6)

C'est fort de cette *perfection*, que les fondateurs de cet organe – fer de lance du libéralisme économique français tout au long du XIX^e siècle – souhaitent faire connaître les vertus d'une « science économique [qui] se retrouve au fond de toutes les questions qui se discutent et de tous les problèmes qui s'agitent » (*ibid.*, 1). Un tel discours volontariste – dont les déclinaisons stéréotypées se répandent tout au long des années 1840 – se manifeste d'ailleurs dès 1826 sous la plume de Charles Ganilh pour qui l'économie politique doit « avoir une [...] puissante influence sur le bien-être des individus, l'aisance de la population, la richesse des peuples et la puissance des gouvernements » car on ne peut, « sans la connaître prendre part à la direction des affaires, des intérêts et des prospérités des peuples » (Ganilh, 1826, ii). La même logique anime, si l'on en croit Michel Leter, les *Sophismes économiques* de Bastiat qui « viennent nous rappeler que l'économie politique a aussi, voire surtout, pour fonction d'éclairer » (Leter, 2005, 23), écrits qui « ne constituent ni un traité ni, à proprement parler, un ouvrage de vulgarisation économique, mais entrent plutôt dans une propédeutique de la connaissance économique » (Leter, 2005, 16).

Ce prosélytisme de bon aloi ne constitue pas une particularité de l'école économique française puisqu'on considère partout en Europe à cette époque que, l'économie reposant sur un édifice théorique cohérent et complet, il convient désormais d'en appliquer les principes. Mais ce souci pédagogique est d'autant plus important en France qu'il s'agit de faire taire une méfiance qui, si elle s'estompe chez les gouvernants, reste vive dans le grand public. Ganilh pointe d'ailleurs avec lucidité la maladresse de ceux qui, en France, ont œuvré avant lui

à la mettre à portée des bons esprits, à en rendre l'intelligence facile et l'application familière. C'est dans cette vue que des écrivains qui depuis trente ans, lui ont été les plus utiles par leurs ouvrages, ont publié des *catéchismes*, des *épitomés*, des *éléments* et des *sommaires* ; mais ils ne se sont pas aperçus que ces modes de diffusion de la science n'apprennent rien ni à ceux qui n'y sont pas initiés, ni à ceux qui n'en ont que des notions générales et nécessairement incomplètes. Ces ouvrages sont trop savants pour ceux qui ne savent rien, et pas assez pour ceux qui savent quelque chose. (Ganilh, 1826, xxiii)

De fait, le monde anglo-saxon a déployé une inventivité « littéraire » bien supérieure pour diffuser les principes de l'économie politique. Au côté de nombreux traités de vulgarisation, naissent en Angleterre des formes hybrides, à mi-chemin entre l'essai et l'œuvre d'imagination, destinées à en populariser et à en faire comprendre les principaux concepts. Dès 1817, Jane Marcet choisit avec ses *Conversations of political economy* la forme du dialogue pour exposer les principes premiers d'une science alors méconnue :

Political Economy, though so immediately connected with the happiness and improvement of mankind, and the object of so much controversy and speculation among men of knowledge, is not yet become a popular science, and is not generally considered as a study essential to early education. This work, therefore, independently of all its defects, will have to contend against the novelty of the pursuit with young persons of either sex, for the instruction of whom it is especially intended. (Marcet, 1817, v-vi)

De son côté, Harriet Martineau, jeune femme lettrée et brillant esprit, publie en 1832 ses *Illustrations of Political Economy* où elle recourt au conte pour exposer quelques principes économiques¹². Cet ouvrage connut un fort succès en Angleterre et fut immédiatement traduit

12 Elle semble avoir été inspirée, si l'on en croit William Henderson, par Maria Edgeworth, la tante du grand économiste, qui publia elle aussi, au tournant du siècle, une série de contes – « *The Cherry Orchard* », « *The Purple Jar* » ou « *Lazy Lawrence* » – qui sont considérés comme autant de paraboles économiques.

en France sous le titre *Contes choisis sur l'économie politique*¹³. Il est d'ailleurs intéressant de noter que si ce livre reçut un excellent accueil, on salua d'emblée son habileté à « rattacher à des fictions les importantes questions de l'Économie politique » pour révéler des « vérités qu'on ne va guère chercher dans ces traités spéciaux qu'il faut ouvrir armé de connaissances déjà faites¹⁴ ». On proclama en elle l'inventeur du « roman économique » (Quesnel, 1881, 136), en encensant – avec un peu de complaisance toutefois – l'élégance de récits que la théorie n'embarrasse jamais.

les questions mises ici en saillie sont assez adroitement voilées dans tous ces romans, pour ne pas nuire à l'agrément de la forme : et certes, la forme y a beaucoup d'éclat. Les intrigues sont nouées habilement, les personnages parfaitement vrais de pose et de langage. Comme œuvre d'imagination, et ne renfermât-il pas une science de détails exacts, bien rare chez une femme, ce livre serait déjà fort remarquable. L'écrivain remplit une noble mission quand il sait associer la vérité à la fable, et vêtir la première, sans la cacher, du brillant manteau de la seconde.¹⁵

3. Les fictions de l'économie

Il existe donc en France un public et une attente pour ces récits économiques, récits qui se développent effectivement tout au long du siècle mais qu'on a peut-être, dans la lignée de la réception de Martineau (« ici le roman n'est que le prétexte de vérités essentielles »¹⁶), trop uniment lu comme des illustrations. Il nous semble au contraire que coexistent deux modes de fictionnalisation. Le premier, qui consiste à utiliser la fable pour illustrer des théories économiques ; le second, qui convoque la fiction pour incarner des principes qui, tels la main invisible ou l'*homo œconomicus*, constituent des abstractions. Dans les deux cas, la fiction est au service d'une pédagogie économique, mais elle se situe, d'un point de vue logique, en deux points opposés. Là, elle intervient *ex post*, usant des classiques vertus imageantes de l'analogie pour faire comprendre tandis qu'ici, elle se place en amont en donnant corps à des principes que le lecteur est supposé s'approprier, voire incorporer pour devenir lui-même cet *homo œconomicus*. Là où elle n'est, dans sa fonction illustrative, que dénotative, elle devient performative et rend possible – c'est-à-dire effective – la théorie économique comme nous tenterons de le montrer en nous appuyant sur un opuscule de Frédéric Passy.

13 L'ouvrage paraît chez Gosselin, un éditeur suffisamment fameux pour éditer... Balzac et fera l'objet de plusieurs rééditions et notamment d'un tirage chez Guillaumin, l'éditeur du *Journal des économistes*, en 1881.

14 *Chroniques de la France littéraire* (1835, tome 20, 404).

15 *Ibid.*, 405-406.

16 *Ibid.*, 404.

Mais avant d'aborder cette fonction originale du récit économique, commençons par brièvement rappeler le premier mode de fictionnalisation. Brièvement, car cette fonction explicative a fait l'objet de nombreux commentaires émanant tant de la critique littéraire que de la science économique. Daniel Cohen rappelle comment « *l'homo economicus* [...] est une fiction inventée par les économistes » à partir du « modèle » de Robinson Crusoé (Cohen, 2012, 34) ; Michel Leter remet en perspective l'usage pédagogique que Bastiat fait de la fable dans ses *Sophismes littéraires* depuis la *Pétition des marchands de chandelles* jusqu'à la *Physiologie des spoliations*¹⁷, tandis que Magali Fournaud réfléchit à la manière dont « l'analyse croisée de la littérature d'un économiste [Jean-François Melon] et de l'économie vue par la littérature [Thémiseul de Saint-Hyacinthe] au début du XVIII^e siècle [permet] d'examiner comment fiction et théories économiques s'entremêlent » (Fournaud, 2009, 151). Bien que la recension exhaustive des fictions économiques modernes reste à faire, on peut sans risque affirmer combien les théoriciens libéraux aiment à user de ces fictions édifiantes qui éclairent et rendent plus immédiatement compréhensible un propos scientifique qui resterait sans cela peu accessible au commun des mortels. Et s'ils privilégient fort logiquement la forme allégorique si prisée au XVIII^e siècle, c'est bien sûr parce qu'elle constitue un « mode d'expression consistant à représenter une idée abstraite, une notion morale par une image ou un récit » (article « allégorie » du *Trésor de la langue française*). Mais peut-être convient-il d'y voir également un mouvement de laïcisation scientifique soucieux de tirer partie des fonctions révélatrices, initialement religieuses, du récit allégorique. Par son évidence imagée, l'allégorie accrédite l'idée selon laquelle les principes qu'elle expose procèdent de lois intemporelles et découlent d'un droit naturel sur lequel se fonde précisément le libéralisme politique et économique. Au fond, importe peu le fait que ces fictions soient expressément inventées pour leur didactisme, comme le font Jean-François Melon, Jean-Baptiste Say et Harriet Martineau, ou soient empruntées par les économistes à la tradition littéraire comme ce fut le cas pour la *Fable des abeilles* de Mandeville ou le récit de Robinson¹⁸. Seules comptent d'une part, les capacités du

17 Le recours au genre physiologique, très en vogue tout au long des années 1820-1840, est à soi seul un marqueur « littéraire » et illustre la volonté des économistes d'utiliser les moyens mêmes qui font le succès de la littérature.

18 Là encore, sous réserve de validation par une enquête et un relevé précis, on peut penser que ce tropisme vers la fable est encore bien vivant dans un champ économique qui a pourtant partiellement abandonné le langage naturel en prenant le virage de la mathématisation. Il conviendrait toutefois d'historiciser le phénomène en révélant ses inflexions tant formelles qu'idéologiques. Il semble en effet que la fable économique, désormais investie par les économistes hétérodoxes, relève aujourd'hui beaucoup plus du genre du récit paradoxal que de l'allégorie.

récit à fournir une exposition claire d'un cas économique, et, d'autre part, à susciter une sorte d'empathie avec les personnages qui est elle-même garante d'un effet de croyance assurant la bonne réception des principes exposés.

Cet effet de croyance est essentiel en ce qu'il nous renvoie à la propédeutique évoquée plus haut par Michael Leter. On ne cherche pas simplement à vulgariser les principes essentiels de l'économie politique, on ambitionne, plus fondamentalement, selon la formule même de Reybaud (1841) dans l'Introduction du premier numéro du *Journal des économistes* déjà citée, de fabriquer cette « croyance économique » qui participe de l'invention/fabrication d'un *homo œconomicus* nécessaire au fonctionnement de la nouvelle machine socio-économique. Loin d'être strictement théoriques, les enjeux qui président à la diffusion de cette nouvelle science relèvent d'une *praxis* sociale ; ils n'appellent pas seulement leur compréhension, mais également leur intériorisation par les individus. Là se rejoignent les deux modalités, illustrative et performative, de la fiction économique, double modalisation qui nous semble résider au cœur de l'*Histoire d'une pièce de cinq francs* publiée par Frédéric Passy en 1909 mais qui constitue « la restitution, soigneusement revue, de deux conférences faites, il y a plus de quarante ans » (Passy, [1909] 2012, 5). Objet au statut générique incertain, l'opuscule de Passy se donne par son titre comme une sorte de chronique, le choix du déterminant indéfini « une » ouvrant sur l'histoire singulière d'une pièce parmi d'autres, au rebours de la généralisation scientifique attendue d'un économiste. Dans le même temps, la majeure partie du texte relève bel et bien d'un style et d'une énonciation propres à l'essai... que les deux saynètes finales semblent pourtant désavouer en réintroduisant *in fine* la fiction théâtrale... Cette hétérogénéité générique s'explique par l'intention d'un auteur qui partage à maints égards le prosélytisme des premiers rédacteurs du *Journal des économistes*¹⁹. Son *Histoire* est en effet conçue pour « dissiper [...] sous une forme familière, sans formules d'école et dans la langue de tout le monde, [...] les préjugés [...] sur la nature et le rôle de la monnaie, et particulièrement une confusion fâcheuse entre les métaux précieux et la richesse » (Passy, [1909] 2012, 5). Pour ce faire l'auteur commence, après la brève *captatio benevolentiae* exposant ses motivations, par convoquer la fable de

Il s'agirait, en confrontant le lecteur à des récits qui se terminent de manière déroutante – songeons à l'apologue du « faux monnayeur » convoqué par Galbraith... – d'établir l'extrême labilité de la valeur monétaire dans l'optique de dénoncer les fausses évidences voire les contradictions des théories libérales. Le référentiel et le paradigme ont beau avoir changé, la forme du récit est d'emblée chargée d'une valeur éthique et axiologique.

19 Le fait est que ce traité est contemporain des premières années du *Journal des économistes* puisqu'il résulte de conférences prononcées dans les années 1850.

Florian, « L'Aveugle et le paralytique », fable édifiante qui lui suggère le principe de son exposé :

Tout, donc, est dans le progrès de l'échange ; tout est dans cette assistance incessante, dans cet agrandissement mutuel qui ajoute aux forces de chacun les forces de ses voisins, et successivement les forces de tous [...] et c'est sous des apparences bien obscures, bien humbles, que nous voyons apparaître [...] cet organe spécial de l'échange dont nous allons nous occuper avec plus de détail : la *monnaie*. (Passy, [1909] 2012, 8)

Le propos a donc pour objet d'établir, voire de rétablir une « vérité » première :

Et quant à *énoncer* seulement la fonction propre de la monnaie, rien, en réalité, n'est plus aisé et plus simple. Le rôle de la monnaie, c'est de faciliter les transactions : c'est, pour le dire d'un mot, d'être *l'instrument par excellence de l'échange*. [...]

À propos de toutes choses, de toutes indistinctement et sans exception, les économistes enseignent et prêchent si résolument et si haut le respect de l'échange, de l'échange naturel et volontaire, de cet échange libre qui est le plus efficace des modérateurs et des pourvoyeurs tout à la fois, et par conséquent la plus infaillible des garanties contre l'excès des maux irréparables de l'existence humaine. Échange universel, indéfini et indéfiniment croissant, qui constitue pour toutes les nations et à l'égard de toutes choses, une mutualité naturelle et incessante par la diffusion des biens et des maux. (Passy, [1909] 2012, 8 et 39)

À l'instar de toute l'économie politique du XIX^e siècle, le propos de Passy repose sur un double postulat. Il implique d'une part, la neutralité de la monnaie : une « marchandise commune, acceptée pareillement des uns et des autres » (*op. cit.*, 9), « un simple moyen d'échange et non pas la richesse ; UNE MARCHANDISE QUI HAUSSE ET QUI BAISSÉ COMME LES AUTRES. » (*op. cit.*, 11) Il renvoie d'autre part, à l'idée d'équilibre général fondé sur l'autonomie d'individus indépendants déterminant leurs choix et désirs librement. S'il ne s'agit pas ici de revenir sur ces principes « classiques », peut-être convient-il en revanche de s'arrêter sur la stratégie argumentative d'un texte qui, rappelons-le, s'adresse à un lecteur censé ne rien connaître de l'économie. Ce double postulat économique ne fait en effet l'objet de nulle démonstration mais relève d'une démarche inductive assez sommaire. Il est extrapolé à partir de la fable très morale de Florian et illustré par l'histoire de la monnaie brossée à grand trait par Passy, histoire dont le schématisme téléologique accentue l'efficacité argumentative (la monnaie est supérieure au troc, les monnaies primitives sont moins fiables que les monnaies d'or et d'argent qui elles-mêmes doivent se combiner aux monnaies papier) tout en conservant les vertus narratives de l'apologue de Florian dont elle prend le relais. Aussi

hétéroclite soit-il, le dispositif énonciatif est d'une indéniable efficacité puisqu'en fabriquant de l'univocité, il guide étroitement un lecteur qui n'a d'autre choix que d'adhérer aux postulats énoncés. Le second mouvement du traité peut alors développer une réflexion plus théorique autour du double thème « papier monnaie et crédit », réflexion théorique qui n'hésite pas, au demeurant, à accumuler les figures rhétoriques d'emphase, les anaphores et les balancements. Se prolonge ainsi l'exposé d'une conception substantialiste de la monnaie, « point fixe » grâce auquel « les transactions prennent un sens précis, à l'abri de toute incertitude et de toute interprétation arbitraire ; chacun, quand il offre un prix, sachant de la façon la plus nette ce qu'il s'engage à payer, et chacun sachant pareillement, quand il accepte un prix, ce qu'il a le droit d'exiger » (Passy, [1909] 2012, 43).

L'énonciation didactique menée à son terme (« Voilà ma conclusion et je n'y ajouterai rien », *ibid.*, 54), l'essayiste s'efface devant la fiction théâtrale. Entrent en scène Jacques Bonhomme et Mathurin, puis Jacques et Mathieu, acteurs respectifs de « Le bimétallisme au village » et de « L'intérêt de l'argent ». Ces deux saynètes, censées exposer de manière imagée les thèses précédemment développées, décrivent la conversion à la raison monétaire de Jacques Bonhomme²⁰. Reconnaisant au passage l'évidente objectivité marchande des échanges, il salue le bon sens consistant à refuser toute manipulation d'une monnaie qui doit rester un instrument neutre. Mais, en deçà de la querelle sur le bimétallisme qui motive ce premier dialogue, les deux saynètes donnent à voir et à entendre des personnages qui constituent des types purs, absolument représentatifs de cet *homo œconomicus* tendu vers la satisfaction de ses intérêts ; des individus pour lesquels la valeur d'un bien est uniquement fonction de son utilité et dont les relations marchandes sont médiatisées par les seuls objets sans qu'aucune forme d'interaction humaine ne semble devoir perturber la logique de l'échange. En cela, la fable ne se contente pas de redoubler le traité, de reformuler *autrement*, c'est-à-dire de manière imagée, les principes antérieurement exposés ; elle fait plus en offrant à la théorie ses conditions de possibilité, en imposant l'évidence d'un type d'individu nécessaire à la cohérence du modèle. Mathurin, Jacques et Mathieu préfigurent en quelque sorte les types idéaux évoqués par Walras et sur lesquels, à la manière des sciences mathématiques, l'économie allait « bâtir *a priori* tout l'échafaudage de leurs théorèmes et de leurs démonstrations » (Orléan, 2011, 110). Quoi qu'on pense de la grossière efficacité de ses procédés énonciatifs et rhétoriques et de l'effet manipulateur recherché, la fiction économique joue donc un rôle essentiel qui la situe non pas en

20 Jacques Bonhomme, qu'une *heureuse* onomastique désigne comme l'acteur à la fois sympathique et dépositaire du bon sens.

aval de la reformulation, mais en amont d'une théorie dont elle assure les conditions de possibilité épistémologique. Elle anticipe la fonction performative qui sera bientôt confiée au modèle qui, selon André Orléan, « ne vise pas à décrire l'économie réelle, mais à en styliser une forme exemplaire sous un certain rapport : [...] s'appliquer à la réalité, non pas en tant qu'il la décrit, mais en tant qu'il la rétablit dans la pureté de son concept ». Ce travail de « stylisation » – qui fonderait la littérarité de l'économie – serait pour Simiand le signe d'une économie « idéologique », dogmatique et « conceptuelle » qui, au rebours des sciences naturelles dont elle voudrait s'inspirer, « interprète l'écart existant entre le modèle et la réalité comme une défaillance de la réalité » (Orléan, 2011, 311 et 317).

4. Littérature et économie l'une contre l'autre, tout contre

Par-delà cette inversion logique, la fictionnalisation économique semble par ailleurs accoucher d'un autre paradoxe qui repose cette fois-ci sur ses rapports à la littérature. Notre *Histoire d'une pièce de cinq francs* use et abuse en effet de la fiction pour forger des représentations de l'argent... strictement opposées à celles que le récit réaliste aura construit tout au long du XIX^e siècle. Au rebours du drame bourgeois qui a cherché à établir, tout en condamnant les excès coupables de quelques escrocs, la positivité morale et économique de l'argent, le roman – de Balzac à Zola en passant par Hugo – n'eut de cesse de mettre en évidence les pathologies de l'argent. Nous ne parlons pas ici de la vieille avarice ou des drames de la dette non remboursable que dépeint fidèlement *Les Paysans*, mais, plus fondamentalement, de la mise en minorité du sujet aux prises avec les virtualités de la monnaie à crédit. L'œuvre balzacienne – suivie par nombre de romanciers populaires tels Émile Souvestre ou Louis Véron – porte, de bout en bout, la démonstration qu'il n'existe ni innocuité de la monnaie, ni neutralité de l'échange en mettant en évidence les pressions psychologiques, les violences symboliques et sociales qui président au commerce des hommes et des choses²¹. Bien qu'il ne formule évidemment pas les choses en ces termes, Balzac ne peut pas croire à l'objectivité marchande d'une économie dont le jeu des passions serait banni par celui des intérêts. Signe de cette absence de transparence de la mécanique économique, le roman de l'argent se caractérise par une complexité qui se distingue radicalement de la posture simplificatrice d'un récit économique tendu vers l'univocité absolue du message²². Chez Say déjà, le recours à la fiction était conçu

21 Pour une analyse des dispositifs narratifs déployés par le texte balzacien pour démontrer la non-innocuité de la monnaie, voir Péraud (2012).

22 Marx n'a pas manqué de souligner le tropisme euphémisant de la fable économique : « Tous les rapports entre Robinson et les choses qui forment la richesse qu'il s'est créée lui-même sont tellement simples et transparents que M. Baudrillard

pour créer de l'évidence, leçon retenue par un Passy qui ne doute pas que « la fable que je rappelais tout à l'heure soit une leçon suffisante, et qu'il n'y ait pas lieu à une discussion sérieuse » (Passy, 2012, 31). Chez Balzac, au contraire, mais aussi chez Zola, le récit économique livre une représentation tellement touffue et complexe que Philippe Hamon peut estimer que

L'Argent, (l'un des romans de Zola les moins lus) est, effectivement, largement illisible pour le lecteur moyen, comme est largement illisible *La Maison Nucingen* de Balzac : lettre de créance, billet à ordre, exécution, opération à prime, reports et déports, papier de circulation, exception de jeu, etc., tout ce vocabulaire technique, joint à l'argot de la profession (coulissier, remisier, hausssier, baissier...), joint à l'utilisation massive de chiffres et de calculs de sommes astronomiques, [...] tout cela fait d'un roman à sujet financier un texte parfois incompréhensible. (Hamon, 1998, 13-14)

Ne nous hâtons cependant pas trop rapidement d'en conclure à la faiblesse, voire à l'échec de la représentation littéraire de l'argent. Il y a tout lieu de penser, au contraire, que la mise en texte des réalités monétaires et financières ne pouvait pas ne pas être complexe, ne pouvait pas ne pas chercher à créer cet effet de confusion qui relève bel et bien d'une forme de référentialité. L'épisode central d'*Illusions perdues*, dit du « compte de retour », *Le Cabinet des Antiques* ou *La Maison Nucingen* constituent de patents exemples de cette tentative visant à communiquer au lecteur les sentiments mêmes que ressent l'individu aux prises avec l'argent. Tout concourt, par-delà la technicité du lexique à faire ressentir l'effroi de l'argent : l'entrelacement des acteurs, de leurs intérêts et de leurs logiques d'action auxquels correspond l'enchevêtrement des voix, la complexité de la construction narrative et les distorsions temporelles que subit l'individu livré à la dette²³. Au rebours des théories objectives de la valeur, le récit balzacien montre aussi comment les prix, loin d'être fonction du travail ou de l'utilité, résultent de négociations intersubjectives au terme desquelles on évalue parfois moins l'objet échangé que celui qui le met en circulation. Cette mise à distance de la fable de l'objectivité marchande et de la neutralité monétaire se manifeste dans *La Maison Nucingen* sur un ton quasi-épique et presque drolatique. La manière dont le banquier conduit les pseudo-faillites qui constitueront sa fortune montre bien comment l'appréciation de la valeur, loin d'être une abstraction objective, repose au contraire sur des mécanismes complexes et

pourrait les comprendre sans une trop grande tension d'esprit. Et cependant toutes les déterminations essentielles de la valeur y sont contenues. » (Marx, *Le Capital* I, section 1, chap. I, section 4).

23 Sur ces effets de submersion, voir Péraud (2013).

discordants d'appréciation subjective. Les talents que le Napoléon de la finance déploie pour manipuler l'opinion et faire croire à sa faillite prochaine en répandant des bruits inquiétants nous invitent en fait à lire cette nouvelle à l'aune des logiques anticipatrices. Nucingen ne produit lui-même aucune analyse, il se contente d'envoyer des signaux qui conduiront quelques « analystes » à produire des discours négatifs sur sa situation financière, expertises dont la logique mimétique défendue par André Orléan permet de comprendre le foudroyant succès. Nucingen fera trois fois le « coup de la liquidation » et en sortira chaque fois plus riche. Et si personne n'a la lucidité de voir venir et de parer la manipulation, c'est parce que les agents économiques ne cherchent pas à interroger les signes économiques en fonction de leur intérêt. Redoutant de se tromper sur les anticipations des autres, ils abandonnent leur vigilance critique pour se livrer à des comportements moutonniers. Avec une forme d'ingénuité jubilatoire, le roman balzacien comprend cette complexité fondamentale d'une économie qu'à la différence de l'économie classique, il ne désincarne pas, mais qu'il réinstalle au cœur de la complexité des relations socio-économiques, comprenant, avant Simmel, que « l'essence de l'argent consiste en représentation, investies en lui bien au-delà de la signification propre de son support » (Simmel, [1900] 1987, 225).

5. Conclusion

La fiction économique constitue une forme *littéraire* spécifique que mobilisent aussi bien l'économie politique que le récit réaliste en fonction de leurs besoins. Mais quand bien même l'une tend vers une version schématisante du réel là où l'autre s'oriente vers révélation de la complexité de relations économiques, on ne saurait enfermer ces deux discours sociaux dans une stricte opposition, pas plus qu'il ne s'agit de les ériger en situation de concurrence frontale. On privilégiera l'idée de rivalité objective qui permet de décrire la mitoyenneté caractérisant l'économie politique et le récit réaliste puisque l'une et l'autre rendent compte d'un monde nouveau qu'ils organisent autour d'une même figure individuelle qu'on appellera ici *homo œconomicus*, là personnage. Ils témoignent de la même fascination pour la question de la richesse et affichent la même ambivalente ambition modern(ist)e : cerner le monde et le décrire dans l'espoir plus ou moins avoué de le modifier. Cette ambivalence est fondamentale car elle est au cœur de leur questionnement respectivement épistémologique et esthétique. Ici, le projet romantique qui exalte les facultés du créateur et sa vocation à guider les hommes, voire à influencer sur le cours du monde, qui, dans sa version romanesque balzacienne, informe voire transforme le réel pour en rendre compte ; là, l'hésitation de l'économie politique dont,

selon André Orléan, « le critère d'adéquation au réel [...] repose, non pas sur sa conformité avec ce qui est, mais sur la possibilité de le faire fonctionner. Non pas une confirmation par l'observation, mais par la fabrication » (Orléan, 2011, 225). Et comme nous l'avons vu, cette part de *fabrication* qui sera au tournant du siècle prise en charge par la modélisation, est au XIX^e siècle assumée par la fiction économique, comme si l'économie empruntait à la littérature ses moyens de représentation pour inventer des mondes et engager des futurs. Parce qu'elle ambitionne de « dire ce qui doit être, dire ce qui est et construire le monde » (Orléan, 2011, 314), l'économie se comporte à l'égard du réel de manière tout aussi ambiguë que la littérature, ce qui permet peut-être de considérer autrement son goût pour la fiction. Ce penchant ne s'épuiserait pas seulement en fonction d'une logique instrumentale pédagogique, mais réaliserait le « fantasme » modélisateur de l'économie. Celle-ci n'aurait pas seulement besoin de la fiction pour gagner en lisibilité, elle lui demanderait aussi une forme de performativité permettant d'avérer ses constructions théoriques (McCloskey, 1998, 35). La fable crée, avec cette qualité d'existence distinctive qui caractérise le récit, le type d'individu et le type de relations interpersonnelles nécessaires au fonctionnement du modèle ; elle donne à voir, sur le mode de l'*exemplum*, des comportements idéaux qui remplissent ou annulent l'espace d'incertitude lié aux (ir-)rationalités individuelles qui constituent, sur un plan philosophique, le point aveugle de l'économie politique. En s'appuyant explicitement sur des fables, des apologues et autres allégories, l'économie politique des XVIII^e et XIX^e siècles cache sa fictionnalité fondamentale. Elle donne un effet de vérité ou d'évidence aux postulats qui fondent sa démonstration scientifique en faisant exister, c'est-à-dire en incarnant, les agents idéaux d'un marché autorégulé où se déploie le libre jeu concurrentiel. Et c'est en ce point qu'une rivalité implicite s'instaure entre les discours économique et réaliste, en ce point que divergent fondamentalement les mises en fiction de l'homme. Là où l'économie promet un individu prévisible, le récit réaliste découvre un personnage complexe, fabrique un héros romanesque qui, selon la formule de Lukacs, est « un être essentiellement problématique » seul à même de restituer le caractère disparate ou éclaté de la vie moderne. L'important n'est d'ailleurs pas de savoir où se situe la vérité, c'est une affaire de croyance ou d'idéologie, mais de comprendre que chacun de ces discours ne pouvait pas engendrer, à ce point de l'évolution des sciences humaines et en fonction des logiques esthétiques/épistémologiques internes à leur champ, une autre représentation de l'homme.

Concurrentes ou divergentes dans leur vision de l'homme, l'économie et la littérature n'en entretiennent pas moins une paradoxale gémellité car elles sont deux mises en ordre symboliques du monde qui ignorent jusqu'où peut et doit aller leur rôle. Discours

de la modernité, elles sont dans une double démarche d'invention : au sens étymologique, elles découvrent le monde, au sens moderne, elles le fabriquent. Entre décryptage et écriture, elles interrogent autant qu'elles s'interrogent sur les signes qu'elles manipulent. À l'une les mots, à l'autre la monnaie comme outils de représentation des valeurs mises en circulation. Ce lien sémiologique entre les signes monétaire et linguistique que le XX^e siècle a, dans la lignée de Paul Valéry²⁴, abondamment travaillé participe de la rivalité des discours économique et littéraire. Bien que ces analyses n'aient pas toujours échappé aux fascinations spéculaires qu'elles engendraient, on ne saurait pour autant nier le lien puissant, d'ordre anthropologique, qui unit l'énonciation économique et littéraire. Passy, pourtant peu suspect de dérive post-moderne, ne nous rappelle-t-il pas que le vieux Mirabeau considérait « l'écriture et la monnaie, c'est-à-dire *la langue commune des idées et la langue commune des intérêts* [comme] les deux plus grandes inventions des hommes » (Passy, [1909] 2012, 8)²⁵ ? À ceci près qu'il faut articuler et non simplement juxtaposer ces inventions dans un commun mouvement de référence... que ni l'institution littéraire, ni l'institution économique ne semblent désireuses d'exhiber. Et sans doute n'est-ce pas un hasard si Balzac s'amuse à ponctuer *La Comédie humaine* d'indices témoignant de cette familiarité des choses économiques et littéraires. Dans *Illusions perdues*, s'appêtant à nous exposer les ressorts juridico-économiques très complexes du « compte de retour » l'écrivain souligne avec humour que

jamais les romanciers n'ont inventé de conte plus invraisemblable. [...] Ici, les longueurs vont paraître trop courtes./ Quatre-vingt-dix lecteurs sur cent seront affriolés par les détails suivants comme par la nouveauté la plus piquante. [...] Certes, à l'immense majorité des Français, le mécanisme d'un des rouages de la Banque, bien décrit, offrira l'intérêt d'un chapitre de voyage dans un pays étranger. (Balzac, *Illusions perdues*, V, 591)

Entre le signe et sa mise en discours, il n'y a pas de différence de nature, mais d'échelle. Du signe littéraire au récit, du signe monétaire au système de l'échange, il n'y a que le passage de l'unité à la structure. Ceci explique qu'économie et littérature soient sourdement *occupées* l'une par l'autre. D'un côté, la littérature doit faire avec les virtualités inhérentes au caractère fiduciaire du signe linguistique ; de l'autre,

24 Nous renvoyons à Rey (2002), Derrida (1991) et Goux (2000).

25 Dans un stimulant article sur les représentations construites autour du troc primitif dont il n'est pas possible ici de rapporter les analyses, Jean-Michel Servet (2001) note qu'« Adam Smith établit un parallèle entre l'échange des mots et l'échange des choses ; les sauvages émettent réciproquement des sons qui expriment ainsi leurs besoins et peu à peu une langue se constitue » (Servet, 2001, 27).

l'économie est hantée par le caractère fictionnel de ses constructions. Et si cette préoccupation réciproque culmine aux XVIII^e et XIX^e siècle avec les formalisations spécifiques de l'économie politique et du récit réaliste, elle doit être considérée comme une tension constitutive des deux discours, tension dont résonne encore l'époque contemporaine.

Références bibliographiques

- Auerbach, Eric. 1977. *Mimésis*. Paris : Gallimard.
- Balzac (de), Honoré. [1829-1848] 1976-1981. *La Comédie humaine*. In *Œuvres complètes*, éditées sous la direction de Pierre-Georges Castex, 12 tomes. Paris : Gallimard.
- Barthes, Roland. 1984. L'effet de réel. In *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Éditions du Seuil, 179-187.
- Bastiat, Frédéric. [1854-55] 2005. *Sophismes économiques*. Paris : Les Belles Lettres.
- Baubeau, Patrice. 2013. Quel modèle économique balzacien ? Autour de *La Fille aux yeux d'or*. In Alexandre Péraud (dir.), *La comédie (in)humaine de l'argent*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- Cohen, Daniel. 2012. *Homo economicus, prophète égaré des temps nouveaux*. Paris : Albin Michel.
- Crouzet, Michel. 2011. *Stendhal et le désenchantement du monde. Stendhal et l'Amérique II*. Paris : Éditions Classiques Garnier.
- Derrida, Jacques. 1991. *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*. Paris : Galilée.
- Engélibert, Jean-Paul. 1997. *La Postérité de Robinson Crusoe, un mythe littéraire de la modernité*. Genève : Droz.
- Fournaud, Magali. 2009. L'économiste (Jean-François Melon) et le conteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe) : analyse croisée. *Féeries*, 6(n° spécial : Le conte, les savoirs) : 151-162.
- Ganilh, Charles (dir). 1826. *Dictionnaire analytique d'économie politique*. Bruxelles : Ladvoat.
- Goux, Jean-Joseph. 2000. *Frivolité de la valeur*. Paris : Blusson.
- Guillaumin, Gilbert (dir.). 1841. *Journal des économistes, revue mensuelle de l'économie politique, des questions agricoles, manufacturières et commerciales*. Paris : Guillaumin/Félix Alcan : tome 1, décembre.
- Hamon, Philippe. 1998. Introduction. In Émile Zola, *L'Argent*. Paris : Librairie générale française, coll. « Livre de poche classique », 13-14.
- Henderson, William. 1995. *Economics as Literature*. Londres : Routledge.
- Hugo, Victor. [1862] 1995. *Les Misérables*. Paris : Le Livre de poche.
- Klotz, Gérard. 2006. L'économie saisie par la statistique. *Romantisme*, 33(3): 59-69.
- Lallement, Jérôme. 2010. Pauvreté et économie au XIX^e siècle. *Cahiers d'économie politique/Papers in Political Economy*, 59(2): 119-140.

- Leter, Michel. [1854-55] 2005. Frédéric Bastiat et les fondements littéraires de l'analyse économique. In Frédéric Bastiat, *Sophismes économiques*. Paris : Les Belles Lettres.
- Marcet, Jane. 1817. *Conversations on Political Economy*. Londres : Longman.
- McCloskey, Deirdre. 1998. *The Rhetoric of Economics*. Madison, WI : The University of Wisconsin Press.
- Mélonio, Françoise. 2010. Flaubert, "libéral enragé" ?. In Anne Herschberg Pierrot (dir.), *Savoirs en récits I, Flaubert : la politique, l'art et l'histoire*. Vincennes : Presses universitaires de Vincennes, 17-18.
- Orléan, André. 2011. *L'Empire de la valeur*. Paris : Le Seuil.
- Passy, Frédéric. [1909] 2012. *Histoire d'une pièce de cinq francs*. Paris : Institut Coppet.
- Péraud, Alexandre. 2003. "À quoi ça rime" - Les ambivalences sémiotiques du compte de retour. In José-Luis Diaz et André Guyaux (dir.), *Illusions perdues*. Paris : Presses de la Sorbonne, 215-231.
- Péraud, Alexandre. 2012. *Le crédit dans la poétique balzacienne*. Paris : Garnier.
- Péraud, Alexandre (dir.). 2013. *La comédie (in)humaine de l'argent*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- Quesnel, Léo. 1881. Les femmes de lettres en Angleterre. *Nouvelle revue*, 13(nov.-déc.): 130-164.
- Rey, Jean-Michel. 2002. *Le Temps du crédit*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Reybaud, Louis. 1841. Introduction [du premier numéro]. *Journal des économistes*, 1(1): 1-11.
- Servet, Jean-Michel. 2001. Le troc primitif, un mythe fondateur d'une approche économiste de la monnaie. *Revue numismatique*, 6(157): 15-32.
- Simmel, Georg. [1900] 1987. *Philosophie de l'argent*. Paris : Presses universitaires de France.
- Watt, Ian. 1951. Robinson Crusoe as a Myth. *Essays in Criticism*, 1(2): 95-119.